

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° — 551 34-14

Une inoubliable veillée de Saint-Sylvestre

Les jeunes sur les pas de Jean Moulin

Il faudrait que les jeunes refassent ce chemin. Il faudrait appeler ce pèlerinage « Le Chemin de la Paix ».

Au bord du terrain rude qui avait accueilli Jean Moulin dans la nuit du 31 décembre 1941 au 1^{er} janvier 1942, au pied des Alpilles, dans le silence et un soleil couchant, j'ai décidé d'accepter de réaliser la difficile entreprise consistant à amener des jeunes de Bordeaux jusqu'aux Alpilles et de joindre à eux toute la jeunesse environnante.

Le destin voulait que, parallèlement, j'ouvre officiellement le Centre Jean-Moulin de Bordeaux, déjà envahi par les jeunes. Je leur ai parlé de ce projet, le premier que j'allais entreprendre avec eux. Immédiatement ce fut l'enthousiasme. Je n'en doutais point car je ne doute point des jeunes, mais j'avais, dès lors, le courage de vaincre les obstacles qui, bien naturellement, n'allaient pas m'être ménagés.

A Bordeaux, trois réunions d'information sur Jean Moulin ont précédé notre départ. Plus de 3 000 jeunes y participèrent et tous en sont demeurés profondément marqués. En Arles, point de ralliement du 31 décembre, où je fis plusieurs voyages, j'ai rencontré un accueil tout aussi réconfortant auprès des jeunes. Aux Bordelais revenait le mérite de parcourir quelques 2 000 kilomètres... aux Arlésiens, celui de préparer la « Veillée du Souvenir » et le fléchage du « Chemin de la Paix », à travers la montagne, depuis le lieu du parachutage jusqu'à la Bergerie d'Eygalières, but final du pèlerinage. J'avais aussi réussi à obtenir tous les concours officiels : le général commandant la IV^e Région aérienne organisait le largage de trois parachutistes sur un terrain situé à proximité de celui du parachutage historique ; le général commandant l'Ecole de l'Air de Salon-de-Provence me promettait « une excellente surprise » ; le préfet de région me donnait toutes les autorisations administratives indispensables ; M. l'archiprêtre d'Arles décidait la célébration d'une messe de minuit et le R.P. Riquet m'assurait de sa précieuse présence et de son homélie...

Tout fut magnifique. Pour Jean Moulin, un miracle de Noël, une nuit de Saint-Sylvestre. Je vais essayer de vous le conter.

Essentiellement destiné aux jeunes, le « Chemin de la Paix » avait pour but de leur permettre de rendre personnellement hommage à Jean Moulin à l'occasion du 25^e anniversaire de son parachutage en Provence. Cet hommage consistait à refaire, le même jour, à la même heure, dans les mêmes conditions, en une même pensée, le même chemin que parcoururent Jean Moulin et son adjoint Raymond Fassin depuis le lieu de leur parachutage « blind » jusqu'au refuge clandestin de Jean Moulin, une bergerie située au pied des Alpilles. (Hervé Monjaret, radio, également parachuté avec eux, s'étant égaré, n'avait pas rejoint la bergerie.)

Bordeaux, 31 décembre 1966, 5 heures du matin.

Trois autocars archi-comble quittent la place Jean-Moulin dans une joie débordante. Grandes banderoles à l'avant et à l'arrière des cars indiquant : HOMMAGE DES JEUNES A JEAN MOULIN. Elles provoquent, sur la route et les villes traversées, l'intérêt de tous. Notre caravane est même souvent arrêtée pour demander aux 200 garçons et filles la raison de leur périple. Et, avec la sœur de Raymond Fassin, venue spécialement de Paris pour être à mes côtés auprès de nos jeunes,

et Pierre Boutoule (Sif B), nous avons constaté la « leçon » semée tout au long du parcours par cette jeunesse rayonnante...

Premier arrêt prévu : Béziers, ville natale de Jean Moulin. Entièrement réunie autour du maire, la municipalité accueille ces jeunes magnifiquement, et non sans émotion. Elle les conduit à travers la ville sous la direction d'anciens amis de la famille Moulin, absolument assaillis de questions (et enregistrés, car les appareils photographiques, les appareils cassettes, les caméras sont nombreux !) : la maison familiale, le lycée, le jardin public où jaillit une colossale sculpture de Jean Moulin créent une première prise de contact qui est décisive. Enfin, un excellent repas offert par la municipalité porte au comble de la reconnaissance toute cette jeunesse, surprise de tout ce que cette ville leur donne. Avec retard, nous reprenons la route... A nouveau, nous sommes arrêtés à Montpellier où, chacun le sait, vécut réellement Jean Moulin. Là encore, l'accueil municipal est si intense que, obligés de poursuivre le chemin, à l'unanimité, les jeunes proposent de souper à Montpellier le lendemain, lors du retour.



La bergerie d'Eygalières

40 P. 4616

Mais, depuis Béziers, un autre jeune a fait irruption : Max, un étudiant de 20 ans, dont Jean Moulin aurait dû être le parrain. Charmant, il est instantanément adopté et reviendra d'ailleurs ensuite jusqu'à Bordeaux.

En Arles, 31 décembre.

C'est à la Maison des Jeunes que nos trois cars sont conduits par quatre mordants gantés de blanc venus à notre rencontre quelque trente kilomètres avant Arles, à la joie délirante des jeunes. La municipalité nous accueille, entourée de plusieurs centaines de jeunes Arlésiens et Arlésiennes. Ainsi commençait une nuit de conte de fée, dans les chants et les danses des groupes folkloriques d'Arles et, comme ils me l'avaient promis, en présence de tous les jeunes gardians de la région. Pour nous, la Provence de Mistral et d'Alphonse Daudet, si chère à Jean Moulin, éclate. Souper rapide, tant cette jeunesse ne désire qu'une chose : vivre Arles, car, immédiatement, Arles les envoûte et les enveloppe de la présence du « chef d'un peuple de la nuit ». Laure Moulin est là, ainsi qu'Hervé Monjaret. Nous visitons la ville illuminée, ses jardins merveilleux, ses trésors romans, les Alyscamps, les rues étroites d'un autre monde, éclatantes d'arbres de Noël, de porte en porte. Émerveillement nocturne.

La Veillée du Souvenir

Les collégiens et collégiennes d'Arles ont préparé la plus émouvante et la plus bouleversante soirée : exposition sur la Résistance et la Déportation, et évocation de la vie et de l'œuvre de Jean Moulin par des textes et des chants présentés à la façon antique. L'une et l'autre sont réalisées avec un sens remarquable de l'exactitude et de la mesure. Hervé Monjaret présente Jean Moulin, parle de leur commun parachutage avec une très grande émotion, ressentie par chacun. Les jeunes se taisent, écoutent et prennent très nettement conscience du sens profond de la lutte de leurs aînés contre le nazisme. Leurs visages sont tendus, crispés, résolus : ils savent maintenant qu'ils ont eu raison de venir à la rencontre de Jean Moulin.

Minuit. En la cathédrale Saint-Trophime : Missa sine nomine.

La ferveur de cette « messe sans nom » à laquelle se rattachent tant et tant de pensées m'apporte la joie la plus profonde : plus de 500 jeunes sont là, unis dans une fidélité sans équivoque à l'idéal de Jean Moulin qui sut si patiemment forger l'unité de « son armée de l'ombre ». La très belle chorale d'Arles chante, et, là encore, tous retrouvent les jeunes Arlésiens et Arlésiennes parés de leurs vêtements provençaux et le groupe de jeunes gardians dont chaque cheval blanc est attaché, à l'exemple de la nuit de Noël, le long du mur de la cathédrale, sur la place de la République.

Plus encore qu'avec le talent qu'on lui connaît, avec sa science et son âme, le R.P. Riquet parle de la Résistance, de la Déportation et de Jean Moulin, qu'il définit parfaitement comme « l'animateur et l'organisateur des courages incohérents et dispersés, émergeant aujourd'hui comme le symbole d'une France où le passé s'intègre au présent pour s'ouvrir à l'avenir avec les énergies conjuguées de ses familles spirituelles réconciliées dans un meilleur amour... ». Au cours de l'élévation, un jeune Breton, étudiant à Bordeaux, qui avait voulu apporter la présence de la Bretagne tant aimée par Jean Moulin, joue, au biniou, l'inoubliable *Chant des partisans*. Il sera bien difficile aux voûtes de Saint-Trophime d'être, un jour, plus retentissantes...

Le Chemin de la Paix

Pas plus qu'à Jean Moulin et à ses deux compagnons, cette nuit-là n'apporte de repos. À 5 heures, rassemblement pour partir au terrain du parachutage. Il y a un épais brouillard... mais je n'avais demandé à Dieu qu'une chose : le soleil. Je ne doutais point. Et, petit à petit, en effet, le soleil dispersait les brumes. À 6 heures, une foule de jeunesse est en place. Tout à coup, dans, une envolée de poussière, une chevauchée blanche fait irruption et s'arrête devant moi : les jeunes gardians me saluaient ! Jamais je n'oublierai.

Mais voici l'avion, son ronronnement, son largage. Trois parachutes tricolores s'ouvrent dans l'aurore déjà rose. Mille paires d'yeux les suivent en silence. Il est certain qu'alors, chacun de nous vit à l'aube du 1^{er} janvier 1942. Et, Hervé Monjaret nous l'a affirmé, tout comme pour eux, un parachute tombe sur la route, un contre un arbre et le troisième en pleine terre (Jean Moulin).

Et voici que commence le « Chemin de la Paix ». Sur les pas de Jean Moulin, au travers des Alpilles, par un raidillon souvent difficile, admirablement fléché par les scouts d'Arles, le long cortège des jeunes se met en marche. Dans le silence. Silence brutalement rompu par le vrombissement de la « patrouille de France » qui nous survole, à très basse altitude, jusqu'à la bergerie : c'était la surprise offerte par le général commandant l'Ecole de l'Air de Salon.

Le Mas de la Lèque, cette bergerie fidèlement conservée, est éclairée des bougies. Sur une grande table de paysan, Laure Moulin sert, très émue, petits pains, sandwiches, brioches et café au lait bouillant à toute cette jeunesse qui l'étonne, la questionne et entasse en elle non seulement des souvenirs, mais cet environnement rude, silencieux, grandiose, sacré, qu'est l'humble bergerie d'Eygalières.

Et, spontanément, dans une immense ronde, cette magnifique jeunesse unit ses mains pour chanter : *Ce n'est qu'un au revoir...*

**

Dans un compte rendu pour la presse de Bordeaux, deux jeunes ont écrit : « Pourquoi étions-nous 200 jeunes de Bordeaux et de la région à nous rassembler place Jean-Moulin, à 5 heures, en ce froid matin de la Saint-Sylvestre ? Nous allions rendre hommage, en son Midi natal, au chef de la Résistance, à Jean Moulin ».

Ces garçons et ces filles se sont rassemblés pour honorer des héros alors qu'eux-mêmes n'étaient pas encore nés.

L'événement mérite réflexion. Il démontre à la fois que les jeunes d'aujourd'hui sont attentifs et sensibles aux vertus, et qu'après un quart de siècle il se trouve dans la génération nouvelle des cœurs capables de s'émouvoir et de s'enthousiasmer au souvenir d'un passé qu'ils n'ont pas vécu. Et, tandis qu'en une telle nuit, tant d'adultes s'adonnent aux réjouissances, les jeunes d'Arles et de Bordeaux ont décidé de découvrir Jean Moulin pour saisir, à travers lui, tout le sens de la Résistance et la qualité de ses sentiments que plus d'un jeune éprouve aujourd'hui.

Ils ont rencontré Jean Moulin. Ils ont saisi son message. Alain Paul et Jacques Ravaud l'exprimaient parfaitement en terminant leur exposé par ces vers de Saint-Pol Roux, le poète ami de Jean Moulin : « J'ai tissé avec des rayons de lumière le manteau d'or de la fraternité ».

Geneviève THIEULEUX
Conservateur du Centre Jean-Moulin
à Bordeaux

Chronique des films

L'homme qui sauva Londres

L'on voudrait rester dans le silence après avoir vu à la télévision le film *L'homme qui sauva Londres*. Tant de sobriété dans le récit, de vérité stricte dans la relation des faits, de modestie devant le succès de l'action dépassant la pauvreté des moyens, mais qui vont de pair avec la ténacité d'une volonté inébranlable, une intuition d'une rare intelligence, au service du courage et de la prudence, parlent d'eux-mêmes. Telle a été l'action de Michel Hollard et de ses quelques compagnons qui sauva Londres de la destruction.

La critique de ce film a été faite par *Le Monde* ; il serait superflu de la refaire. Mais comment ne pas dire tout ce qu'il a apporté à ceux qui l'ont vu et particulièrement aux amies et camarades de Claude Giran, la mère d'Olivier. Quelle reconnaissance nous devons à celle-ci pour la générosité avec laquelle elle a permis que le visage d'Olivier nous apparaisse au cours du film, empreint de fermeté et de clarté qui annoncent son courage dans l'action et sa sérénité devant la mort. De cette sérénité est venu témoigner son aumônier allemand : il a dit le dernier regard d'Olivier sur la lumière de la campagne angevine et ses derniers mots : « La France est si belle, elle vaut bien la peine que l'on meure pour elle ».

Pour Michel Hollard, au-delà des louanges et des honneurs qui lui ont été donnés, domine la grande solitude face au souvenir de ses camarades qui ne sont pas revenus.

I.R. DELMAS.

Exposition sur le camp de Ravensbrück à Bordeaux

Elle aura lieu à l'occasion de la Journée de la Déportation en avril ou mai (la date exacte en sera fixée ultérieurement). Elle est organisée par Mlle Thieuleux, conservateur du Centre Jean Moulin à Bordeaux, avec la participation de l'A.D.I.R. Nous vous serions donc reconnaissants de nous prêter les objets ou autres souvenirs que vous possédez, confectionnés ou écrits pendant votre captivité à Ravensbrück.

Cercle de l'A.D.I.R.

Notre réunion de Nouvel An aura lieu à l'A.D.I.R. le dimanche 14 janvier 1973, à 16 h.

Nous espérons que vous serez nombreuses à commencer ensemble la nouvelle année et nous vous prions de bien vouloir vous inscrire à l'A.D.I.R., 241, bd Saint-Germain, Paris-7^e. Tél. : 551-34-14.

RECHERCHE

Qui a connu, à Ravensbrück, Germaine Rouillon, bloc 26, matricule 44.760, morte en déportation.

Donner les renseignements à Mme Martin, 10, rue Jehan-de-Beauce, à Chartres.

RECTIFICATIF

Le numéro de téléphone de Mme Françoise Javelot, déléguée de l'A.D.I.R. pour les Alpes-Maritimes, est 39-83-93 et non 39-89-93, comme il a été indiqué par erreur dans le bulletin n° 134.

RAVENSBRÜCK par Germaine Tillion

En 1946, Germaine Tillion avait apporté aux Cahiers du Rhône sa contribution à « la recherche de la vérité sur certains aspects criminels de la civilisation allemande ». Elle avait, quelques années après publié dans la Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale ses réflexions sur l'étude de la déportation. Ces deux textes étant devenus introuvables, elle les a repris et complétés pour en faire un livre qui, sous le titre de Ravensbrück, paraîtra dans le courant de janvier aux Editions du Seuil. Nous sommes heureuses de pouvoir en donner dès maintenant quelques extraits.

« Vingt-sept ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les témoins n'ont pas encore tous disparu mais ils sont de moins en moins nombreux, tandis que depuis des années les historiens, mémorialistes et compilateurs le sont de plus en plus.

» Me trouvant au confluent des deux courants, j'ai tenté d'évaluer ce que chacun d'eux charrie en surface ou laisse couler dans l'ombre, car des deux côtés on compte des naufrages.

» Ceux qui témoignent ont pris de grands risques pour sauver d'un anéantissement préparé les bribes de renseignements qu'ils rapportèrent, et ces bribes sont souvent d'autant plus imprécises ou lacunaires qu'elles sont plus authentiques ; quant aux ouvrages de seconde main, ils exigent de leurs auteurs beaucoup de patience, de temps, de mérite, car pour ne pas se perdre dans ce fatras sanglant il faut déchiffrer d'innombrables papiers incroyablement fastidieuses dont les plus importantes ont été falsifiées. Tout d'abord il faut les trouver : en ce qui concerne Ravensbrück, ces circulaires, ces listes, ces correspondances, ont presque totalement disparu. Furent-elles toutes détruites ? C'est possible.

» Les erreurs de quelques-uns, l'imprécision des autres peuvent avoir une conséquence : rendre incertaine la prospection historique de ce qui fut si cruellement réel et certain.

» Accepter cela, je ne le puis. »

Au confluent du document et du témoignage

« Que savions-nous de l'univers concentrationnaire, nous qui l'avons vécu ? Sinon que ses mesures dépassaient celles que les moyens physiques de l'homme lui permettent de saisir, que l'appareil administratif, indispensable pour appréhender ces masses, était plein de défaillances et de falsifications, et que les archives qu'il accumulait seraient détruites sélectivement : d'abord les plus secrètes, c'est-à-dire les plus éclairantes, les plus accusatrices.

» Le dernier camp de concentration allemand a ouvert ses portes, cet « Autre Monde » a cessé de découper sa masse dans l'espace réel pour se profiler parmi les fantômes de la « dimension historique », mais il les a rejoints sans ses bagages, nu comme ses morts.

» Les premières apparitions de l'univers concentrationnaire dans l'histoire ne furent pas les moins déformées : aux procès de crimes de guerre de 1946 et

1947 auxquels j'ai assisté, j'avais été frappée de constater que témoins et accusés, employant le même vocabulaire éso-térique, se comprenaient entre eux par-dessus les juges et le public. Par la suite, les témoins, repris par leur milieu antérieur, apprirent à « traduire » ce qu'ils avaient à dire, devant des magistrats et des spectateurs que les innombrables publications sur les camps avaient initiés. Et l'écart m'a semblé se combler un peu, les mots reprenaient leur sens chez les premiers, les accusés et les victimes. Peut-être que la vérité existe, peut-être qu'elle pèse.

» Ce monde d'horreur apparaissait aussi comme un monde d'incohérence, plus terrifiant que les visions de Dante et plus absurde que le jeu de l'Oie. Au départ, les chances étaient peut-être égales pour le déporté d'être entraîné dans une voie plutôt que dans une autre, mais passé l'aiguillage du destin il n'échappait plus à la pente sur laquelle il allait dévaler vers la vie ou vers la mort : dans tel groupe cinq chances sur cent de survivre, dans tel autre cinq chances sur cent de mourir. Et sur eux nous ne possédons, au mieux, que des moyennes confondues.

» Dans cet univers d'incertitude et de ténèbres, aussi irrémédiablement atroce qu'un cauchemar, les points de repère, dans l'espace et dans le temps, ont manqué et manquent encore. C'est au péril de leur vie que certains ont noté une date, conservé une montre, consulté une carte, mais ces rares précisions ne pouvaient qu'être isolées au milieu de l'immensité de la Terra incognita qui s'est abîmée dans la nuit.

» Je pensais, en tout cas, qu'un jour viendrait où les documents sur la déportation dispersés à travers le monde sortiraient des caves ou des caisses où ils moisissent, qu'ils en sortiraient avec leurs lacunes, leurs erreurs, mais aussi leur mauvaise foi, leurs falsifications. Ce jour-là, l'histoire devait posséder suffisamment de fils entrelacés dans les plus larges cribles de ses contrôles pour rete-nir les contre-sens les plus graves. Il fallait pour cela extraire des témoignages vivants tout ce qu'ils pouvaient donner mais en même temps ne rien négliger pour sauver et récupérer les textes qui n'ont pas été détruits, car la résurrection historique la plus riche ne peut avoir lieu qu'au confluent de l'enquête orale, menée avec des méthodes scientifiques positives, et des « documents » ayant subi le traitement critique indispensable. Le « document », en effet, même criblé d'erreurs, est une source de vérité neuve, lorsqu'on est en mesure de le rectifier ; lui seul permet de combler les hiatus entre la réalité inhumaine des camps (qui ne paraît, et ne peut paraître, que dans le témoignage) et les conceptions, les hommes, l'évolution des idées et des événements qui sont origines et causes de ces atrocités. Or ce lien ne concerne pas seulement les curieux, il est, de la façon la plus immédiate et vitale, notre affaire à tous. »

A propos des chambres à gaz, notre camarade réfute point par point la thèse qu'avance Olga Wormser-Migot * mettant en doute l'existence de chambres à gaz dans les camps de l'Ouest :

« Lorsqu'en 1953 fut achevée l'enquête sur un convoi de femmes françaises,

* Le Système concentrationnaire nazi, Presses Universitaires de France, 1968.

j'étais loin d'imaginer que l'existence de la chambre à gaz de Ravensbrück pourrait être un jour contestée, et j'avoue avoir été consternée quand j'ai lu la thèse d'Olga Wormser-Migot.

L'auteur a consacré de longues années à une enquête sur le système concentrationnaire et sur l'insertion de la législation qui le concerne dans l'ensemble de l'administration civile et militaire allemande, tâche utile et ingrate dont je lui avais su gré, d'avance. Après avoir lu son livre, toute la partie où elle essaie de cerner les lois et les textes administratifs de l'Allemagne nazie me semble, autant que je puisse juger, valable. Malheureusement, sur le plan des faits, elle se réfère à une masse énorme d'informations qu'elle ne parvient visiblement pas à maîtriser. Cela va de l'erreur légère à la confusion grave, et aboutit à une position sur laquelle elle s'explique dans son introduction (p. 12 et 13).

Des gens ordinaires

Un des points sur lesquels Germaine Tillion s'est le plus interrogée est l'évolution de la personnalité des fonctionnaires du crime concentrationnaire.

« Entre 1945, date de mon premier témoignage, et 1953 où j'ai achevé l'étude intitulée *Un convoi de femmes françaises*, les autorités d'occupation en Allemagne s'étaient partagé les grands procès de crimes de guerre. Le premier procès de Ravensbrück avait été confié aux Anglais, il eut lieu à Hambourg en décembre 1946 et janvier 1947 ; les suivants, confiés à la France, se déroulèrent à Rastadt.

» Les Anglais avaient refusé à nos associations de déportées le droit d'envoyer des observatrices, mais ils acceptèrent une présence permanente, une seule, et les deux associations françaises concernées (Association des anciennes déportées et internées de la Résistance, Amicale de Ravensbrück) me choisirent l'une et l'autre pour les représenter officiellement. De ce fait je ne témoignai pas au procès, et, parmi ceux et celles qui en connaissaient réellement la matière, je fus seule à le suivre de bout en bout. Seule avec les accusés, naturellement.

» Durant les suspensions de séance la salle se vidait, et je restais en face d'eux à les regarder en silence, accablée de douleur devant ces êtres qui avaient fait tant de mal et qui maintenant, alignés à quelques mètres de moi, devaient répondre de ces milliers d'assassinats, accomplis de sang-froid, sur des femmes sans défense. Ils étaient quinze, et je savais que je ne connaissais moi-même qu'une toute petite part, à peine la frange, de leurs crimes, dont personne au monde, aucune justice, aucune recherche historique ne pourraient jamais faire le compte exact. Eux-mêmes, les plus informés, les seuls informés, ils en avaient déjà oublié une partie...

» Dois-je dire que j'avais horreur du spectacle que donnaient des gens défendant leur vie contre la mécanique toujours effrayante que constitue n'importe quel appareil judiciaire. Mais en même temps je reconnaissais chacun de ceux qui se trouvaient maintenant devant moi, et je pensais qu'un seul signe du doigt d'un seul de ces criminels aurait pu sauver des êtres si chers, et que ce signe

ils ne l'avaient pas fait, mais qu'ils s'étaient agités, qu'ils avaient couru, pleins de zèle et d'entrain, pour que nul n'échappe à la mort. Maintenant ils étaient là, et je les regardais.

» Peut-on appeler « haine » cette douleur morne, trop clairvoyante pour ne pas inclure une compassion déchirée ? J'observais, jour après jour, en train de se tisser entre eux, ces mystérieuses connivences que connaissent bien tous les captifs et, par-dessus les têtes des soldats anglais qui les gardaient, je les voyais, non sans pitié, correspondre par gestes et regards avec, dans le public, quelqu'un qui les aimait...

» Pendant ce temps la représentation — re-présentation — des crimes se poursuivait et je mesurais aussi l'approfondissement du gouffre qui se creuse entre ce qui s'est réellement passé et cette re-présentation incertaine qu'on appelle l'histoire.

» Ils étaient là, bien habillés, bien peignés, bien savonnés : corrects. Un dentiste, des médecins, un ancien imprimeur, des infirmières, quelques employés moyens. Pas de casier judiciaire, études normales, enfances normales...

» Des gens ordinaires.

» ... Le commandant du camp d'Auschwitz a écrit dans ses mémoires * :

Deux étoiles m'ont servi de guides (...) ma patrie et ma famille... Que le grand public continue donc à me considérer comme une bête féroce, un sadique cruel, comme l'assassin de millions d'êtres humains : les masses ne sauraient se faire une autre idée de l'ancien commandant d'Auschwitz. Elles ne comprendront jamais que, moi aussi, j'avais un cœur...

» Comment celui-là, et des centaines d'autres, appartenant par leurs origines et leurs formations aux cadres moyens de la société allemande, protégés apparemment par tous les garde-fous qui ont fait leur preuve (la famille, la patrie, la religion) ont-ils pu torturer, massacrer de sang-froid, à longeur d'année, des gens sans défense, par milliers — c'est bien là la question que posent et se posent à peu près tous ceux qui connurent, de près ou par ouï-dire, l'univers concentrationnaire. L'usage veut qu'on cherche alors dans l'histoire allemande ou dans les particularités psychologiques attribuées aux Allemands, voire aux Germains de Tacite, « quelque chose » qui, tout en distinguant fermement des autres le secteur humain contaminé, expliquerait cette contamination — sur le plan sociologique « quelque chose » en somme, comme ce fameux gène excédentaire qui, selon les psychiatres, distinguerait certains pervers.

» Qu'il existe des « races » féroces ou des « races » perverses est une absurdité que je n'ai jamais crue, même en 1945 (quand je dis « race » j'entends « des hérédités comparables »), mais il est vrai que certaines sociétés admettent certaines férociétés, et entre 1939 et 1945 j'ai cédé comme beaucoup à la tentation de formuler des différences, des mises à part : « ils » ont fait ceci, « nous » ne le ferions pas...

» Aujourd'hui je n'en pense plus un mot, et je suis convaincue, au contraire, qu'il n'existe pas un peuple qui soit à l'abri du désastre moral collectif dont ce livre ne décrit qu'un secteur.

» Qu'on ne me fasse pas dire cependant que d'autres désastres moraux contemporains sont identiques au désastre allemand de la période hitlérienne : aucun ne l'égale. Mais il n'en est pas moins vrai

VIE DES SECTIONS

Réunion du Commando de Hanovre

à Vichy le 17 Septembre 1972

Oublier notre Commando du Hanovre, aucune de nous ne le pouvait ; chacune, dans sa pensée et dans son cœur, gardait le souvenir de cette expérience inoubliable, alors que, malgré les souffrances, les humiliations, nous avions vu naître l'amitié, le courage, l'estime.

Une amicale s'imposait d'elle-même, par la force des heures que nous avions vécues ensemble.

Déjà plusieurs rencontres avaient été organisées, mais la vie nous avait reprises à la sortie du camp, et beaucoup d'entre nous ne pouvaient se libérer, retenues par des obligations familiales ou professionnelles, empêchées par la santé ou les longues distances.

Vingt-sept ans après, à la fin de cette journée si chaude et si merveilleuse, on avait envie de dire : « Enfin, le miracle ! ».

Notre Maguy Degeorge a pensé qu'étant au centre de la France il serait possible d'organiser une rencontre où un plus grand nombre de nos compagnes pourrait venir.

Comment, avec un dévouement inlassable, aidée d'Henriette Labussière, est-elle arrivée à toucher tant de nos camarades ? Il leur fallut rechercher les anciennes amitiés, les affinités, pour remonter, par le fil tenu des sympathies jusqu'aux diverses adresses de toutes les anciennes du commando, essayées au vent de la liberté retrouvée.

Dès la veille, et à chaque arrivée de train, nous étions attendues, et déjà le premier repas en commun était l'occasion d'émouvantes retrouvailles.

Le dimanche, nous étions reçues, pour un vin d'honneur, à l'Hôtel de Ville

qu'entre l'Allemagne de Hitler et les grands peuples démocratiques contemporains qui adoptèrent, plus ou moins temporairement, ses méthodes, la différence est surtout statistique : les grands pays démocratiques n'ont pas été complètement envahis par le secteur criminel qu'ils ont favorisé et couvert.

» Certains évoquent à leur propos, volontiers et exclusivement, les atrocités de l'ère stalinienne, d'autres les ignorent mais s'étendent sur celles de la guerre d'Algérie ou du Vietnam. En ce qui me concerne je n'ai connu celles du Vietnam que par la presse, mais en 1951 j'ai fait partie du jury qui enquêta publiquement à Bruxelles sur les crimes de Staline ; quant aux crimes de la guerre d'Algérie, de 1954 à 1962, j'en ai été informée avec grands détails, et au jour le jour. Que l'État ait encouragé et couvert ces crimes, en France comme en U.R.S.S., nul ne songe à le nier ; toutefois dans ces deux pays une fragile fiction parvint à se maintenir : celle qu'on ne torture ni ne massacre des innocents, mais uniquement des gens qui vous menacent — couverture bien faible car les innocents n'en furent pas moins torturés et massacrés, mais une réprobation conserva la possibilité de se faire jour, et put même s'exprimer (à vrai dire tardivement) ; elle a permis quelques recours. Rien de tel en Allemagne. Là, grâce au mythe raciste, le crime cyniquement institutionnalisé pénétra tous les rouages de la nation. Sans son écrasante défaite militaire, l'Allemagne n'aurait pas la plus petite chance de s'en libérer.

» Il faut le dire : partout où des hommes, pour de patriotiques raisons, créèrent, encouragèrent, couvrirent un secteur criminel, ce sont des atrocités qu'ils ont couvertes et encouragées, et chaque pays démocratique qui a commis la faute abominable d'y consentir prit aussi le risque de ne pas parvenir à cloisonner les dégâts. On sait qu'en France comme en U.R.S.S. les cloisons craquèrent, et qu'il s'en fallut de peu que l'invasion ne s'étende.

» Mais mon projet n'est pas de philosopher sur l'histoire contemporaine, il a été d'abord d'empêcher, dans la mesure de mes moyens, qu'elle ne soit falsifiée. Je souhaite cependant, aussi, et profondément, attirer l'attention des responsables sur la tragique facilité avec laquelle les « braves gens » peuvent devenir des

bourreaux, sans même s'en apercevoir, sur le danger que cela représente même pour ceux qui s'imaginent en bénéficier, et en conséquence sur la nécessité de parvenir, à propos de certains grands crimes, à des définitions internationales et internationalement acceptées. »

LE PASSEUR

Le Passeur *, écrit par l'Américain Herbert Ford et tout récemment traduit en français nous fait connaître la vie et l'activité clandestine de Jean Weidner.

Ce Hollandais, adventiste du Septième Jour, dont si peu connaissent même le nom — en raison de sa modestie et de son indifférence à l'égard de l'appréciation du public — fut un grand patriote et, avant tout, un homme de Dieu.

Il organisa, au fur et à mesure des événements et des nécessités, un réseau qu'il baptisa Dutch-Paris et qui, créé à l'origine surtout pour sauver les Juifs persécutés, fit passer par la « route suisse » des centaines de Juifs pourchassés, hollandais pour la plupart, puis des aviateurs alliés tombés en territoire occupé, enfin toute personne en détresse, ayant besoin d'assistance. En outre, Jean Weidner, en passant constamment la frontière, établit le lien entre le gouvernement hollandais de Londres et la Résistance en Hollande.

Sa foi en Dieu et la certitude qu'il avait d'être protégé et guidé par une force divine explique la sérénité avec laquelle il fit face aux situations les plus périlleuses, que n'ébranlèrent ni les arrestations répétées ni les tortures subies. Bravant toutes les polices qui sévissaient alors et qui s'acharnaient contre lui, il ne pensa qu'à sauver des hommes et à accomplir son destin qui unissait dans une même mission l'amour de Dieu et l'amour de son prochain.

Il vit maintenant en Californie. Nous sommes reconnaissants à Herbert Ford de nous avoir fait connaître cette personnalité exceptionnelle et d'avoir fait revivre pour nous ces moments exaltants.

Un beau livre d'étrennes à offrir à des jeunes.

* Fayard, éditeur.

* Rudolf Hoess, *Le Commandant d'Auschwitz parle*, Julliard, 1959 (pp. 220).

par le maire, le Dr Lacarcin, et par le sous-préfet, M. Ricci.

Après avoir déposé une gerbe au monument aux morts et nous être recueillis en pensant à nos camarades disparues, nous nous sommes regroupées pour le déjeuner.

Le repas, dans le cadre raffiné du Pavillon Sévigné, a été de choix. Jamais en mâchonnant nos pauvres rutabagas, nous n'aurions rêvé d'un tel menu ! Mais le vrai régal fut celui des yeux ; notre regard tombait toujours sur un visage ami retrouvé.

Des souvenirs déferlaient en masse, soit exprimés avec volubilité, soit égrenés en silence tandis que nous écoutions parler nos compagnes.

Nous étions venues très nombreuses et parlions des absentes que nous regrettions. Enfin nous avions, grâce à Maguy et à Henriette, retrouvé ce bloc dont l'entente et la solidarité ne se sont jamais démenties. Il méritait vraiment son nom de « bloc » parce que nous nous sentions vraiment serrées moralement les unes près des autres.

La surprise inattendue ce fut l'arrivée de Trudy, notre chef de bloc, qui avait rempli avec courage, diplomatie et cœur, une tâche délicate et ambiguë.

Fallait-il un symbole pour illustrer ces amitiés retrouvées, cette ambiance ressuscitée moins les souffrances ? Nous l'avons trouvé avec ce bouton de rose déposé délicatement à chaque place par Maguy Degeorge, image délicate et merveilleuse des liens qui s'étaient retissés à notre insu deux jours plus tôt.

Nicole GUERIN.

Section Loiret-Centre Réunion d'Automne

C'est toujours avec le plus grand plaisir que les camarades de la section Loiret-Centre se retrouvent. Mais, en ce dimanche 1^{er} octobre, tout semblait concourir à la réussite de cette réunion si bien organisée par notre présidente et amie Marguerite Flamencourt.

Sous un soleil magnifique, elle nous recevait à Beaugency, cette petite cité si reposante, si élégante malgré son air provincial. Sous la conduite de M. Vannier, conservateur du musée, notre petit groupe composé de camarades venues de Tours, de Vendôme, d'Orléans, de Mondoubleau et de Paris, écouta l'histoire succincte de la vieille ville, admirant les restes du château, la salle de réunion du conseil municipal dont les murs sont recouverts de magnifiques tapisseries ou plus exactement broderies, exécutées avec une technique toute particulière.

Puis nous nous recueillîmes et déposâmes une gerbe devant le monument élevé à la mémoire du capitaine Goupil, directeur du C.E.G., mort en déportation. Un savoureux déjeuner nous réunit dans le cadre magnifique de l'hôtel de l'Abbaye tout couvert de vigne-vierge rougissante.

Nous terminâmes cette journée dans la jolie propriété de Marguerite d'où l'on découvre ce paysage reposant, toujours un peu embrumé du Val-de-Loire. Là, Marguerite nous parla des absentes, et c'est avec regret que nous nous quitâmes.

En résumé, une journée reconfortante comme sait les préparer Marguerite, à qui vont nos affectueux remerciements, et comme nous espérons en connaître encore.

M. LARSEN.

Voyage à Colombey - les - Deux - Églises

Répondant au désir exprimé par un grand nombre de nos camarades, Marguerite Billard, en accord avec les déléguées de la Région parisienne, avait organisé, le samedi 7 octobre, un voyage à Colombey-les-Deux-Églises.

Le temps s'étant miraculeusement harmonisé aux circonstances, les soixante-quinze participantes, dont certaines étaient venues de la Marne, du Loiret, d'Anjou et même de Suisse, conserveront de cette journée un souvenir empreint de beauté, de grandeur et de sérénité.

Dès le départ du train à 8 h 26, dans la lumière féérique d'un été attardé sur l'or et le cuivre en fusion des couleurs de l'automne, les échanges fraternels se succédèrent de compartiment à compartiment, tandis que se déroulaient sous nos yeux les paysages pleins de charme d'une campagne paisible, toute vibrante de chaleur le long des rivières et canaux étincelants de soleil.

De Bar-sur-Aube, deux cars nous emmenèrent entre des vallonnements boisés jusqu'au but de notre voyage.

Très vite, au loin, développant la puissance de ses quatre bras sur le ciel sans nuages, nous aperçûmes la Croix de Lorraine. Haute de 42 mètres, elle domine à 300 mètres d'altitude la vaste étendue du site dont les bouquets d'arbres serrés semblent évoquer le ramassage de nos armées accrochées au sol pour résister aux déferlements des envahisseurs.

Au pied de la petite éminence où s'élève le Mémorial, nous accueillirent fort courtoisement le directeur de cabinet du préfet de la Haute-Marne et le capitaine de la gendarmerie de Colombey-les-Deux-Églises. Les moins valides profitant des voitures mises à leur disposition par ces messieurs, la plupart d'entre nous gravirent à pied le chemin qui monte au terre-plein d'où s'élance vers le ciel, de son socle de pierre et de gazon, l'immense Croix de Lorraine.

Encadrant Geneviève, précédées par notre drapeau porté par Gabrielle Delanette, nous nous rangeâmes, recueillies, face au monument, pour observer une minute de silence dans la pensée de celui qui fût le chef de la Résistance



française et qui, après avoir arraché notre pays à la défaite, le replaça au rang des grandes nations du monde.

Le directeur de cabinet du préfet nous entretenait ensuite pendant quelques instants du Mémorial et des constantes visites qui lui sont rendues par toutes les régions de France et de l'étranger.

Ce haut-lieu de la grandeur dans la sobriété est en tous points digne de la personnalité dont il est destiné à perpétuer le souvenir.

Au centre du socle de pierre, une seule et large inscription en lettres d'or : AU GÉNÉRAL DE GAULLE.

Aux deux extrémités, toujours en lettres d'or, deux textes admirablement choisis dans les *Discours* pour exalter, en-deçà et au-delà de nos frontières, les plus nobles aspirations humaines :

Il est un pacte vingt fois séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde.

En notre temps, la seule querelle qui vaille est celle de l'homme... C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, de faire vivre et de développer.

Croisant le défilé de ceux de toutes générations venus comme nous ce jour-là accomplir leur pieux pèlerinage, nous descendîmes vers les cars pour nous rendre au cimetière du village, au-dessus des ombrages de La Boissierie. Exceptionnellement, Marguerite Billard et Kaky Fleury furent autorisées à déposer une gerbe tricolore sur la tombe du général de Gaulle et de sa fille Anne. Nos fleurs devaient être placées ensuite, avec les autres, au pied du monument central du cimetière.

Après un moment de recueillement collectif à l'église, nous nous dirigeâmes vers l'hôtel de la Montagne pour un déjeuner sympathique, parfaitement servi par les patrons et leur personnel. Groupées par tables de huit ou dix, nous nous détendîmes dans la joie d'être réunies pour évoquer une fois de plus les souvenirs du temps où nous avions lutté et souffert ensemble au service de notre idéal commun. Des cartes postales circulèrent de mains en mains pour être envoyées aux amies absentes que nous avions associées à notre geste de reconnaissante fidélité.

Un dernier au revoir à nos camarades de la Marne, du Loiret et de Suisse, puis ce fut, en compagnie des Angevins, le retour dans l'embrassement du soleil couchant vers ce Paris qui avait accueilli vingt-sept ans plus tôt à la gare de l'Est la plupart des rescapés des camps nazis de la mort.

J. L'HERMINIER.

DÉCORATIONS

Par décret du 4 juillet 1972, ont été nommées officier de la Légion d'Honneur, Mmes : Vve Martinon, née Garret Marine, Nicolle, née Guillaume Angèle ; Hébert, née Roland-Gosselin Marie-Adeline.

Ont été nommées chevalier de la Légion d'Honneur : Mmes Martin, née Moreau Lucienne ; Michelin, née Puisseux Marguerite ; Vve Legendre, née Torloting Victoire ; Couillaud, née Bizot Marie-Thérèse ; Moulan, née Dugué Odette ; Babilot, née Lafitte Françoise.

Par décret du 4 juillet 1972, la Médaille militaire a été concédée à Mme Jacqueson, née Debats Marie-Louise et à Mme Tourman, née Bastien Adrienne.

Le Message de Soljénitsyne

Une journée d'Ivan Denissovitch, le film du Finlandais Casper Wrede, nous a rendu fidèlement le seul livre qu'Alexandre Soljénitsyne ait pu publier dans son pays. Ce n'est pas parce qu'il nous replonge dans l'univers concentrationnaire que nous l'évoquons ici, mais parce qu'il illustre d'une certaine manière le rôle que Soljénitsyne assigne à l'art et à « l'influence explosive qu'il a sur les êtres humains ».

Dans le discours qu'il devait prononcer à Stockholm s'il avait pu s'y rendre pour recevoir le prix Nobel qui lui avait été décerné en 1970, le grand écrivain russe parle de l'art, qui est éternel, et de la responsabilité de l'artiste, qui est écrasante. Il parle aussi de la difficulté de se comprendre entre des sociétés où les mêmes valeurs n'ont pas cours, de l'étouffement de la liberté, de la violence et de la lâcheté. Tout le texte est magnifique, mais certains passages nous touchent particulièrement, les uns parce que nous y retrouvons des idées ou des réflexions qui nous ont traversé l'esprit dans des circonstances semblables, les autres parce qu'ils sont simplement d'une vérité profonde et intemporelle. Aussi avons-nous jugé bon d'en reproduire ici quelques-uns.

Un monde désaccordé *

« Bien des fois, pendant les marches épuisantes des camps, dans les colonnes de prisonniers, dans la brume glacée du soir où perçaient la lueur des lanternes, des mots nous montaient à la gorge, des mots que nous aurions voulu crier au monde si le monde avait pu nous entendre... Nos idées ne venaient pas des livres ; elles étaient nées dans des cellules ou autour d'un feu de forêt, au cours de conversations avec des hommes qui ne sont plus. Elles prenaient racine dans la vie que nous menions alors et trouvaient là leur vérification...

» Lorsque, enfin, notre horizon s'élargit et que, par une fente minuscule, le monde, le monde entier, nous apparut, nous fûmes stupéfaits de voir qu'il n'était pas du tout tel que nous l'attendions, que nous l'espérions... C'était un monde où certains versaient des larmes inconsolables et où d'autres dansaient au son d'une musique légère.

» Comment cela avait-il pu se produire ? Pourquoi ce gouffre ? Etions-nous insensibles ? Le monde était-il insensible ? Était-ce dû à des différences de langues ? Pourquoi les gens ne sont-ils pas capables d'entendre ce que les autres leur disent distinctement ? Les mots perdent leur son et s'écoulent comme l'eau, sans goût, sans couleur, sans odeur et sans laisser de trace... »

Des systèmes de valeur différents

« Ce qui paraît à distance comme une liberté enviable est ressenti sur place comme une contrainte insupportable, génératrice de colère et d'émeutes. Ce qui, dans une partie du monde, semble une prospérité incroyable est considéré dans une autre comme une exploitation barbare à laquelle la grève doit répondre sans tarder... Il en est de même pour les châtiments. Là, un mois de prison, la solitude d'une cellule, une interdiction de séjour emplissent les journaux d'ar-

ticles indignés, tandis qu'ailleurs une peine de vingt-cinq ans, des cellules où la glace couvre les murs et dont les occupants n'ont que leurs sous-vêtements, des asiles de fous pour gens sains d'esprit, des frontières où l'on abat sans pitié ceux qui s'obstinent à fuir : tout cela est monnaie courante et ne rencontre aucune objection.

» Cette dualité, cette incompréhension mutuelle est une menace de destruction brutale et imminente pour l'humanité prise dans son ensemble et qui ne saurait exister en face de six, de quatre ou même de deux échelles de valeurs... Alors qui créera pour l'humanité un seul système, valable pour le bien et le mal, pour ce qui est supportable et ce qui ne l'est pas ? Qui fera comprendre à l'humanité la différence entre une souffrance intolérable et une égratignure ? Qui orientera la colère des hommes vers le plus terrible et non vers le plus proche ? »

Le rôle et les devoirs de l'artiste

« Les artistes peuvent accomplir ce miracle. Ils peuvent pallier cette faiblesse caractéristique de l'homme qui l'empêche d'apprendre autrement que par son expérience propre... Ils possèdent le merveilleux pouvoir de transmettre, par delà l'obstacle de la langue, des coutumes et des structures sociales, l'expérience d'un pays à un autre. Ils peuvent ainsi épargner à une jeune nation... des dizaines d'années d'épreuves...

» Mais malheur au pays dont la littérature est menacée par l'intervention du pouvoir ! Car ce n'est pas seulement le droit d'écrire qui est violé, c'est le cœur de la nation qui est étouffé, sa mémoire qui est détruite... Quand des écrivains... sont condamnés à créer en silence jusqu'à leur mort sans jamais entendre l'écho des mots qu'ils ont écrits, alors ce n'est pas seulement une tragédie personnelle, c'est le martyre de toute une nation...

» Un écrivain n'est pas le juge indifférent de ses compatriotes et de son pays. Il est le complice de tout le mal commis dans son pays ou par ses compatriotes... S'il se retire dans une tour d'ivoire, il peut livrer le monde à des incapables, à des rapaces ou même à des fous... »

Dans les sociétés occidentales

« Vues du dehors, les convulsions des sociétés occidentales approchent de la limite au-delà de laquelle le système perdra l'équilibre. La violence, que contiennent de moins en moins les restrictions apportées par des siècles de légalité, déferle sur le monde entier sans souci du fait que l'histoire a bien des fois démontré son caractère stérile... Les démons de Dostoïevski rampent à travers le monde, contaminant des régions où l'on ne pouvait même pas les imaginer.

» A travers les enlèvements, les actes de piraterie, les explosions, les incendies, ils manifestent leur volonté d'ébranler la civilisation et de la détruire.

» Alors qu'elle n'a encore acquis d'autre expérience que l'expérience sexuelle, que n'ont pas pesé sur ses épaules les années de souffrance qui engendrent la compréhension, la jeunesse répète allègrement les erreurs de la Russie dépravée du XIX^e siècle... Ignorant totalement ce qui fait l'essence de l'humanité depuis des millénaires, elle s'écrite

avec une confiance pleine de naïveté : « Chassons ces gouvernements d'oppression !... Ceux qui viendront après (c'est-à-dire nous), une fois qu'ils auront déposé leurs fusils et leurs grenades, feront régner la justice et la mansuétude.

» C'est le contraire qui se produira. Mais, parmi ceux qui ont vécu et qui savent, qui ose répondre à cette jeunesse ? Et combien nombreux sont ceux qui lui font la cour pour ne pas avoir l'air de conservateurs ! »

» L'esprit de Munich est toujours là... J'ose dire même qu'il domine le XX^e siècle... C'est une maladie de la volonté qui affecte les peuples nantis. Ceux qui recherchent la prospérité et le confort à tout prix — et ils sont nombreux — ont choisi la passivité et la reculade pour ne pas déranger leur petite vie quotidienne. Ils se disent : « Attendons ! Tout ira mieux demain ». Mais rien n'ira mieux. La lâcheté se paie toujours cher. Nous ne vaincrons que si nous avons le courage de faire des sacrifices...

» On nous dira : « Que peut la littérature contre la violence ? »... Mais la violence trouve son refuge dans le mensonge et le mensonge trouve le sien dans la violence... Les écrivains peuvent vaincre le mensonge. Dans le combat contre le mensonge, l'art a toujours gagné. Il gagnera toujours... Dès que le mensonge est confondu, la violence apparaît dans sa nudité et dans sa laideur. Et elle s'effondre...

» Je crois que la littérature mondiale, dans ces temps troublés, peut aider l'humanité à se voir telle qu'elle est malgré l'endoctrinement et les préjugés des hommes et des partis... de telle sorte que le citoyen d'un pays puisse vivre l'histoire d'un autre pays avec une telle force... qu'il lui sera épargné de commettre les mêmes cruelles erreurs. »

Soljénitsyne, on le voit, croit à la victoire des forces d'union sur celles de division. Si l'avenir lui donne raison, il aura été un de ceux qui auront le plus contribué à cette compréhension mutuelle dont son âme généreuse, malgré des années de souffrances, n'a jamais voulu douter. Le monde entier, alors, pourra lui dire merci.

J.R.

IN MEMORIAM

Madame Favier

C'est avec une immense peine que nous avons appris la mort tragique de notre amie Loulou Favier, disparue dans l'accident d'avion de Noirétable.

Mme Favier (Loulou Viraut), membre du réseau « Alliance » avait été arrêtée au début de l'année 1943 à Vichy. Après un séjour à la prison « 92 » de Clermont-Ferrand, elle partit pour Compiègne. Déportée à Ravensbrück le 31 janvier 1944 avec le convoi des 27 000, elle y resta jusqu'à la Libération.

Courageuse, souriante et amicale tant en déportation que depuis son retour en France, où les épreuves ne lui furent pas épargnées, elle laissera dans notre mémoire un impérissable souvenir. Sa conduite dans la Résistance lui a valu de nombreuses décorations.

Y.M.

* Les sous-titres ont été mis par nous.

Les petits lits

Cette histoire vraie m'a été racontée par Natacha, arrêtée à dix-neuf ans en 1937, un an et demi de prison, huit ans de camp en Sibérie, dix ans de relégation, libérée et « réhabilitée » en 1957.

G.A.

« Pendant mon transfert au camp, je m'étais liée d'amitié avec une toute jeune fille. A peine dix-sept ans... Nadia avait de grands yeux violets pleins de tendresse. Et puis nous fûmes séparées. Cinq ans plus tard, appelée au camp central, je marchais entre deux baraquements, quand une voix appela : « Natacha, Natacha »... C'était le mois de décembre, il faisait sombre déjà, et je voyais, sans la reconnaître, la silhouette d'une femme enveloppée de chiffons. Sous une petite lanterne qui se balançait dans le vent, à ses tendres yeux de violette, je reconnus enfin Nadia. Elle était arrivée jusque-là pour les formalités de sa libération. Et aussi, me dit-elle, pour revoir ses enfants.

— Tes enfants ? Est-ce possible ? Combien d'enfants, Nadia ?

Nadia avait trois enfants, trois petits garçons, ils vivaient au village des enfants, annexé au camp principal ; des femmes détenues s'occupaient d'eux quand la mère leur était enlevée neuf mois après leur naissance si elle pouvait les nourrir, beaucoup plus tôt quand elle n'avait pas de lait.

Son premier fils, Nadia l'avait eu d'un jeune homme rencontré dans son premier camp. Ils s'aimaient ; elle n'avait jamais cessé de l'aimer, heureuse de porter cet enfant de lui. Mais ils étaient séparés depuis longtemps, et il ne connaissait pas son fils, bien sûr.

Quel affreux déchirement quand Nadia avait dû laisser son bébé... L'unique moyen de le retrouver, c'était d'avoir un autre enfant. Parmi les nouveaux détenus, il n'en manquait pas pour s'intéresser à une fille jeune... Ce fut un deuxième garçon qu'elle mit au monde au village des enfants, mais qu'elle dut laisser ensuite avec son aîné.

Dans son chagrin, un seul espoir : être enceinte une troisième fois. Elle y parvint et crut même quelque temps qu'on l'emploierait pour s'occuper des petits et qu'elle ne serait plus séparée de ses garçons. Hélas, il fallut encore s'arracher d'eux et maintenant elle allait les retrouver, les emmener avec elle en « résidence forcée », dans une bourgade où se trouvait déjà sa mère.

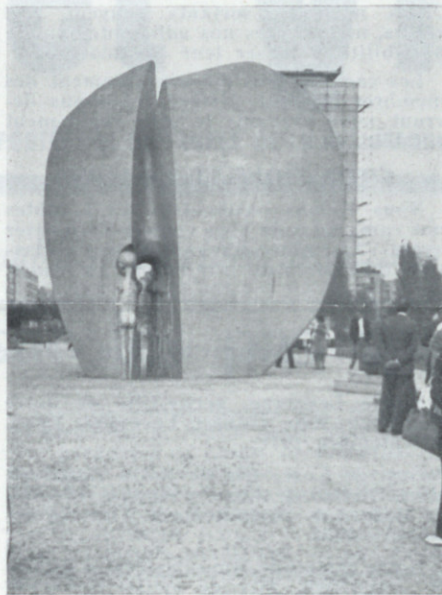
Seulement, quel problème de lui apprendre cela ! Trois enfants, pas de père pour s'occuper d'eux, la misère à coup sûr. La pauvre femme avait écrit une première lettre pour refuser le fardeau : « Laisse-les au moins au camp jusqu'à ce que nous soyons organisées », suppliait-elle... Mais Nadia ne voulait partir qu'avec ses garçons ; la mère avait écrit de nouveau : « En se privant bien, on pourrait élever un des enfants ». « Je ne peux pas choisir entre eux », avait répondu Nadia.

Et voilà que le départ approchait. Sans doute allait-elle recevoir enfin un télégramme avec la réponse.

Nous dûmes interrompre la conversation. Je ne revis Nadia que quelques jours plus tard. Sa figure rayonnait ; malgré son accoutrement de chiffons, ses traits bouffis, elle était presque belle. « J'ai le télégramme de ma mère », me cria-t-elle. A travers les étendues glacées, le message était arrivé : « Que le diable t'emporte, j'ai trouvé trois petits lits ».

Voyage en Pologne

Chaque année, ce que nous avons convenu d'appeler « le groupe des 57 000 », groupe qui, je m'empresse d'ajouter, n'a rien d'exclusif, accomplit à l'étranger sous la houlette de notre charmante amie Denise Côme un voyage de l'amitié et du souvenir parfaitement organisé par notre camarade Jacques Henriot. Il y a deux ans nous étions en Autriche, l'an dernier en Hongrie et en Yougoslavie, cette année en Pologne.



Le monument de Lodz

Miracle ! Trois petits lits dans un coin perdu de Sibérie, une grand-mère prête à tout accepter et à tout souffrir. Nadia s'émerveillait de sa chance. On était en train de préparer les enfants pour le voyage, les femmes leur avaient coupé les cheveux soigneusement « comme à de petits garçons libres » et, prélevant sur leur accoutrement, elles avaient confectionné des habits bien chauds, bien matelassés. Chacune avait apporté quelque chose de ses provisions, cette réserve que gardaient souvent les détenues, parce que le bruit courait toujours qu'on allait libérer les femmes enceintes et les mères avec les enfants. Le trajet était long et dur jusqu'au lieu de résidence, il ne fallait pas que les petits aient trop à souffrir.

Je dis adieu à Nadia, la félicitant pour ces merveilleuses nouvelles. Et, le cœur plein de joie, je rentrai m'allonger sur le châlit dans ma baraque. Je le partageais avec Katia que j'aimais bien et à qui je me mis à raconter l'histoire de Nadia et de ses petits lits. Mais voici qu'après un long silence Katia parla d'une voix toute changée, comme entrecoupée de larmes : « Moi aussi, Natacha, j'ai un enfant au village ; mais, quand je serai libérée, je l'abandonnerai pour toujours. Parce que j'ai ma mère et une petite fille qui sont libres et qui m'attendent à la maison ; ma petite fille a un lit tout blanc et elle est seule dans son lit, mais l'autre je ne le reverrai jamais, jamais ». Katia se tait, et moi aussi. Que peut-on dire ? Et la voilà qui se met à crier tout à coup comme une folle : « Pourquoi me regardes-tu comme ça Natacha, pourquoi me regardes-tu comme ça... ».

Je souhaiterais que mon talent soit à la hauteur de mes sentiments pour vous parler de la Pologne, pays crucifié et déchiré s'il en fut au cours de son histoire, et de son peuple admirable dont on a pu dire qu'il détient le record mondial de l'héroïsme. J'ai personnellement beaucoup aimé ce voyage où nous avons trouvé amitié et gentillesse avec l'agréable impression d'être accueillies fraternellement. Je saisis l'occasion qui m'est offerte pour remercier notre guide, Władysław Studzinski, qui nous a fait partager son érudition et l'amour de son pays.

Mais la Pologne est aussi ce pays qui compte les hauts-lieux de la Déportation dont les noms entretiennent une sinistre résonance dans la mémoire des hommes : ce sont les innombrables camps de la mort et les villes ghettos où ont été commis les crimes les plus affreux contre l'humanité. Il y en a tant et tant sur cette terre que les colonnes de ce journal ne seraient pas assez longues pour les énumérer.

Nous avons pu ainsi nous rendre à Maidanek et surtout à Auschwitz-Birkenau où, avec une intense émotion, nous avons rendu hommage à nos camarades disparus. Notre groupe comportait deux rescapés de cette « usine de la mort », pour lesquels le retour dans ces lieux était lourd de souvenirs.

Les crimes les plus horribles de la dernière guerre n'ont pas été commis contre les adultes mais contre les enfants. Des milliers ont péri dans les camps.

Le sommet de l'horreur a été atteint à Lodz, au camp de la rue Przemyskowa. Là, 11 000 enfants, âgés de 2 à 17 ans, ont été exterminés. Pour perpétuer ce souvenir, les autorités polonaises ont élevé un monument représentant un immense cœur troué en son centre ; sur sa face interne se tient un enfant vu de dos, l'enfant misérable des camps, nu, décharné, dans la position de l'Appel. Ce monument est d'un réalisme poignant.

C'était un monde d'enfants sans affection, sans protection, entièrement livrés aux bourreaux S.S. Ils étaient infiniment seuls devant la souffrance, sans le moindre espoir d'échapper à leur sinistre destin.

Aujourd'hui, autour de ce monument qui rappelle le passé a été créé un jardin public où s'amuse une foule d'enfants ; en cette fin de journée de septembre 1972 où le soleil brillait de ses derniers feux, ce spectacle apportait le témoignage du triomphe de la vie sur la mort.

Afin de matérialiser cette résurrection, la Pologne a créé un comité qui, à l'aide de dons recueillis dans le pays et dans le monde entier, va construire un monument souvenir à la mémoire de tous les enfants disparus. Ce comité a voulu que ce monument diffère de tous ceux qui ont été érigés sur notre globe, que ce ne soit pas un monument sculpté dans le marbre inerte, mais qu'il respire la vie qui manque à ces enfants. Ainsi naquit la magnifique idée de construire un monument-hôpital, le Centre de la Santé de l'Enfant, où pourront être soignés annuellement 6 000 enfants hospitalisés et 60 000 enfants en traitement ambulatoire. Ainsi sera assuré le trait d'union entre le passé et l'avenir, la mort et la vie. Il y a là un symbolisme dont la signification ne peut nous laisser insensibles.

Gisèle GOUGES.

N° 43 058

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 10 Mars 1973, après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5, RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro : Solférino)

Samedi 10 mars 1973 : à 15 heures : réunion de l'Assemblée générale au Musée social, 5, rue Las-Cases.

A 10 h 30, cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 angle Champs-Élysées - avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. comme les années précédentes.

A 20 h, dîner au restaurant de l'Assemblée nationale. Prix du repas : 45 à 50 F.

Il est indispensable de s'inscrire avant le 1^{er} mars et de régler en même temps le prix du repas, soit à l'A.D.I.R., soit auprès des déléguées. *Aucun repas ne sera encaissé sur place.*

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au

renouvellement du tiers du conseil d'administration.

Les membres sortants, cette année, sont : Mmes Billard, Degeorge, Ferrières, Flamencourt, Goetschel (Mme Delmas est membre à vie).

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1973. *Montant minimum : 10 francs,*

selon la décision prise par l'Assemblée générale de 1972 (C.C.P., A.D.I.R. 5266-06 Paris).

Nous leur rappelons que, en dehors des versements faits directement au siège de l'association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations vous est adressé sous pli séparé ainsi que le bulletin de vote, dès le début de l'année. Les camarades qui auraient réglé leur cotisation antérieurement sont priées de nous excuser de l'envoi du mandat.

CARNET FAMILIAL

Naissances

Carine, petite-fille de notre camarade Mme Billard (Ginette). Aix-les-Bains, 22 août 1972.

H. Touati et Yves Clair, 11^e et 12^e petits-fils de notre camarade Mme Clair, déléguée de l'A.D.I.R. pour la Haute-Savoie. Annecy, 31 avril et 27 juin 1972.

Grégoire Niaudet et Pauline Berthoud, arrière-petits-enfants de Mme Delmas, président fondatrice de l'A.D.I.R. Paris, septembre et novembre 1972.

Daniel, 2^e petit-fils de Mme Engoumé. Paris, 1972.

Christian, petit-fils de notre camarade Mme Hulet. Mozac, octobre 1972.

Yann, 2^e petit-fils de notre camarade Mme Lalet-Lory. Paris, 22 mai 1972.

Marie-Laure, petite-fille de notre camarade Mme Rochet. Petit-Betheny, 17 août 1972.

Mariages

Marc Bosnière, fils de notre camarade Mme Marcel Bosnière, a épousé Chantal Barthélémy. Falaise, 30 septembre 1972.

Jean-Louis Cayotte, petit-fils de notre camarade Mme Cayotte, déléguée de l'A.D.I.R. pour la Meurthe-et-Moselle et les Vosges, a épousé Brigitte Beaumer. Mérignac, 30 septembre 1972.

Claude Carmignac, fille de notre camarade Mme Carmignac, a épousé Marcel Goubait. Ferrières-en-Gâtinais, 12 août 1972.

Madeleine Clair a épousé Christian Fléchet le 8 avril 1972 et Marie-Christine Clair a épousé Francis Naudé le 24 juin 1972. Elles sont les filles de Mme Clair, déléguée de l'A.D.I.R. pour la Haute-Savoie.

Brigitte Fayet, fille de notre camarade Mme Fayet, a épousé Jean-Paul Mazen. Romagnat, octobre 1972.

Claude Amar, petite-fille de notre camarade Mme Hommel, a épousé Jean

Aghadjanian. Fermanville, le 9 septembre 1972.

Sylvie Levesque, petite-fille de notre camarade Mme Gilbert Levesque. Lyon, 9 septembre 1972.

Guy de Luze, fils de notre camarade Mme Olivier de Luze, a épousé Chantal de Murard de Saint-Romain. Tigy, 18 novembre 1972.

Notre camarade Mme Passerat a épousé M. Palmbach, fils de notre camarade Mme Palmbach.

Décès

Notre camarade Mme Astier est décédée. Annecy, septembre 1972.

Notre camarade Mme Astier, déléguée de l'A.D.I.R. pour les Hauts-de-Seine, a perdu son beau-père. Saint-Cloud, 2 novembre 1972.

Notre camarade Mme Bertrand a perdu son mari. Châtillon-sur-Loire, 6 octobre 1972.

Notre camarade Mme Marguerite Billard, déléguée de la Section parisienne, a perdu son beau-frère. Paris, 25 septembre 1972.

Notre camarade Mme Victor Boyon, dite Lola, est décédée. Metz, 31 août 1972.

Notre amie Mme Brohl-Platter est décédée. Lund (Suède), 1972.

Notre camarade Mme Demézy (Germaine Dionisetti) est décédée. Paris, 30 juillet 1972.

Notre camarade Mme Favier (dite Loulou) est décédée dans l'accident d'avion de Noiretable, le 28 octobre 1972.

Notre camarade Mlle Clémence Genoud est décédée. Annecy, 7 avril 1972.

Notre camarade Mlle Huneau a perdu sa sœur. Paris, août 1972.

Notre camarade Mme René Leconte (Andrée Donjon) a perdu son mari. Livry-Gargan, 3 octobre 1972.

Notre camarade Mme Leroy de Présalé a perdu sa sœur Mme « Emilie » Jotté-Latouche, ancienne résistante, arrêtée une première fois en 1943, puis en juillet 1944 et condamnée à la pendaison par la Ges-

tapo. Pour éviter de parler avant son exécution, elle tenta de se donner la mort. Elle survécut et fut transportée à l'hôpital Pasteur d'où elle réussit à s'évader avec la complicité des maquisards.

Atteinte d'une douloureuse maladie depuis de longues années, elle s'est éteinte le 31 août dernier.

Notre camarade Mme Elisabeth London a perdu sa mère. Fleury-Mérogis, 1^{er} septembre 1972.

Notre camarade Mme de Maublanc est décédée. Septembre 1972.

Notre camarade Mme Mélot est décédée. Bordeaux-Caudéran, 1^{er} novembre 1972.

Notre camarade Mme Moore est décédée. Paris, 1969.

Notre camarade Mme Jacqueline Péry a perdu son beau-frère. Paris, octobre 1972.

Notre camarade Mme Plasse est décédée. Lyon, août 1972.

Notre camarade Mme Poirier-Apert est décédée. Moëlan-sur-Mer, mai 1972.

Notre amie Mme Rey-Jouenne a perdu sa mère, Mme Bosramiez-Jouenne. Poitiers, 5 septembre 1972.

Notre camarade Mme Schadly-Schultz a perdu son père. Metz, octobre 1972.

Notre camarade Mme Souchère, membre du Conseil d'administration de l'A.D.I.R., a perdu sa mère. Paris, octobre 1972. Celles d'entre nous qui ont connu Mme Richet gardent un souvenir ému de sa bonté et de la chaleur de son accueil. Elles partagent la peine de Jacqueline et lui renouvellent le témoignage de leur fidèle amitié.

Notre camarade Mme Wérotte, est décédée. Paris, 5 septembre 1972.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain
PARIS - VII

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ.
Bernard Neyrolles - Imprimerie Lescaret - Paris